

LA DÉBACLE
PRUSSIENNE

Les vaincus d'Iéna et les vaincus d'Auerstaedt, ceux-ci se retirant tout d'abord en bon ordre, se rejoignirent à Weimar. Ce fut alors « un délire de terreur » et la plus effroyable débacle. N'écoutant plus ou ne recevant plus aucun ordre, jetant leurs armes, culbutant les convois qui encombraient les routes, les soldats prussiens se ruèrent en une fuite éperdue. La cavalerie française, lancée en chasse, ramassa les prisonniers par milliers : elle en prit 14 000 le lendemain d'Iéna à Erfurt. On vit trois hussards prendre un escadron. Deux corps péniblement reformés et s'efforçant de s'échapper l'un vers l'Oder avec Hohenlohe, l'autre vers l'Elbe avec Blücher, étaient poursuivis sans trêve par Murat et Lasalle, dont les escadrons franchissaient des étapes de 80 kilomètres en vingt-quatre heures. Les deux corps étaient finalement bloqués et pris, celui de Hohenlohe, fort de 16 000 hommes, à *Prenzlau* (28 octobre), celui de Blücher, comptant 20 000 hommes, à *Lübeck* (7 novembre). Le 8 novembre, *un mois date pour date après l'entrée en campagne, il ne restait rien de l'armée prussienne*. De l'Elbe à l'Oder toutes les places fortes, Magdebourg, Spandau, Stettin, Cüstrin, étaient prises, livrées à la première sommation. Stettin, armé de 200 canons, avait capitulé devant les hussards et les chasseurs de Lasalle. Magdebourg, occupé par 22 000 hommes, s'était rendu à Ney, qui n'avait pas 15 000 soldats.

Il n'y eut nulle part un essai quelconque de résistance nationale. La Prusse donna le spectacle d'un anéantissement soudain de toutes les énergies, d'un écroulement moral complet. A Berlin, où les théâtres continuaient à jouer, Napoléon fit une entrée triomphale, très respectueusement salué par la foule (27 octobre). Les fonctionnaires les plus élevés en dignité, cinq ministres, prêtèrent serment « de contribuer de toutes leurs forces à l'exécution des mesures qui leur seraient prescrites pour le service de l'armée française et de n'entretenir ni correspondance, ni communication aucune avec les ennemis », c'est-à-dire avec leurs compatriotes. Selon le mot de Godefroy Cavaignac, « chacun sembla rivaliser de soumission et de faiblesse ». Un des conseillers intimes de Frédéric-Guillaume écrivait qu'il fallait « non pas demander, mais *mendier la paix* ». Le roi d'ailleurs avait lui-même, dès le lendemain d'Iéna, sollicité par une lettre très humble, un armistice et la paix. « Vous êtes trop grand, écrivait-il à son vainqueur, pour que le résultat d'une seule